

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée, qui précède sa date.

Abonnement : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 " " 14 " " six mois.
 " " 7 50 " " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 85.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE, BULLIER
et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 7 mai 1864.

BULLETIN.

Les membres de la conférence se sont séparés mardi soir sans avoir réussi à faire accepter l'armistice par les puissances belligérentes. Les dépêches fixent à lundi la prochaine réunion.

Toutes les correspondances font pressentir de nouvelles complications, et rien ne prouve que l'on parvienne à s'entendre; la conclusion d'un armistice complet étant inconciliable avec les prétentions des puissances belligérentes. Le Danemark persistera probablement à refuser la levée du blocus avec autant d'énergie que les cours allemands en mettent à l'exiger.

L'Angleterre éprouve un dépit qu'elle ne se donne pas la peine de dissimuler, et pendant que les journaux français gardent une réserve complète, les journaux de Londres prodiguent les insultes et les menaces aux puissances allemandes.

Le Morning Post déclare qu'il faut immédiatement porter secours au Danemark sans réclamer l'aide de la France.

Le Times prétend que l'opinion publique, en Angleterre, verrait avec une vive satisfaction le départ de la flotte du Canal pour la Baltique.

Toutes ces menaces n'auront pas le pouvoir d'effrayer l'Allemagne. Dans quelques jours, les journaux anglais emploieront leur manœuvre habituelle : ils s'empresseront de battre en retraite, laissant au gouvernement le soin de se prononcer à propos de l'intervention armée; cette question, qui peut amener de graves complications, vaut bien la peine qu'on y réfléchisse.

Faut-il supposer que l'emploi de la force, mise au service du droit, viendra résoudre prochainement les difficultés? Les puissances qui ont envoyé des plénipotentiaires à la conférence ne paraissent pas, jusqu'ici, décidées à se jeter dans les aventures pour punir les spoliateurs, qui ont révé la ruine de la monarchie danolse.

De nouveaux troubles viennent d'éclater à Athènes. Les commandants des navires français et anglais ont dit-on, débarqué des marins pour protéger la Banque nationale.

Le nouveau ministère vient à peine d'être définitivement constitué.

Depuis la révolution d'octobre, c'est-à-dire dans un espace de dix-huit mois, la Grèce a vu successivement passer aux affaires soixante-neuf ministres, juste autant, moins un, que pendant tout le règne du roi Othon, qui a duré trente ans.

Le ministre Canaris, qui figure dans le nouveau cabinet athénien, n'est pas l'illustre marin, mais son fils.

Canaris le fils s'était publiquement séparé de la politique de son père, parce que son père, alors président du conseil, n'avait pas voulu lui donner le commandement de la frégate qui devait conduire le roi George à Corfou.

J. REBOUX.

COMMERCE EXTÉRIEUR.

Il résulte du compte-rendu du mouvement du commerce extérieur de la France pendant les trois premiers mois de 1864, que les exportations ont éprouvé une augmentation considérable, comparativement à la période correspondante des années 1861, 1862 et 1863; par contre, les importations ont subi une légère décroissance due surtout à ce que les importations de céréales, qui avaient été considérables en 1863, et surtout en 1862, ont été à peu près insignifiantes en 1864, grâce à l'excellente récolte de 1863.

Voici d'abord les chiffres de l'exportation pendant le premier trimestre des quatre dernières années :

1861	F. 463,839,000
1862	507,265,000
1863	594,490,000
1864	692,506,000

Quant aux importations, elles donnent un total de 514 millions 845,000 francs pour le premier trimestre de 1864. C'est 11 millions de moins que pendant la période correspondante de 1863. Mais ces 11 millions se réduisent à 4 millions, si l'on défalque 7 millions de céréales.

Les augmentations d'exportations ont porté spécialement sur les marchandises suivantes :

46 millions sur les tissus de soie, 17 millions sur les tissus de laine, 2 millions sur les peaux préparées, 3 millions sur les ouvrages en peau ou en cuir, 1 million sur les outils et ouvrages en métaux, 7 millions sur la tabletterie, mercerie, etc., etc., 3 millions sur les modes, 6 millions sur la lingerie et confection, 3 millions sur les vins, 3 millions sur les eaux-de-vie, 2 millions sur les produits chimiques.

Les droits perçus à l'importation s'élevaient à 40 millions 138,000 francs pour le premier trimestre 1864; ils n'avaient été que de 37 millions 196,000 francs pour 1863 et de 33 millions 875,000 francs pour 1862 (Courrier du Havre).

E. MOUTTET.

On parle de nouveau d'une entrevue entre l'empereur François-Joseph et l'empereur de Russie, qui aurait lieu à Kissingen, dans le courant de juin.

D'autre part, nous entendons qu'il est question, dans les cercles diplomatiques, d'une conférence prochaine des souverains de Russie, d'Autriche et de Prusse. Cette conférence, répondant au projet du vice-chancelier de Russie, prince Gortschakoff, aurait pour but une entente de ces monarchies sur la question polonaise.

Italie.

La Chambre des députés, dans la séance du 3 mai, s'est occupée du budget du ministère de l'intérieur. M. Bargonis a annoncé une interpellation sur la saisie des fonds garibaldiens effectuée chez le banquier Lemmi et le sequestre d'armes destinées à la cause nationale. Il a parlé du voyage de Garibaldi en faisant ressortir le patriotisme du général. Il a demandé si et de quelle manière le gouvernement voulait se servir de Garibaldi et de son parti.

Le lendemain, le ministre de l'intérieur, M. Peruzzi, répondant au discours de l'opposition, a constaté que ce n'est pas au gouvernement à déclarer ses intentions vis-à-vis de Garibaldi et de son parti, et qu'il faut d'abord savoir ce que Garibaldi et son parti se proposent de faire.

Le ministre a défendu la politique du Gouvernement. Il a montré la nécessité d'opérer des saisies d'armes et d'argent pour prévenir des événements douloureux.

M. Peruzzi a exprimé l'espoir qu'après le voyage de Garibaldi à Londres, et après les éloges que le général a faits des institutions anglaises et du respect des Anglais pour la reine et pour les lois, personne

n'osera plus, en Italie, en dehors du roi et de son gouvernement, parler au nom du pays et se mettre en dehors des voies constitutionnelles en suivant un politique différente de celle du gouvernement.

Le ministre a dit que la politique du gouvernement est basée sur l'alliance des puissances occidentales. Il a demandé un vote de confiance pour le ministère, mais un vote confirmant la politique gouvernementale qui réserve à l'initiative du roi et du Parlement l'achèvement de l'œuvre italienne à Rome et à Venise.

Algérie.

On lit dans le Temps :

Voici quelques détails sur les Ouled-Sidi-Cheikh, au sein desquels vient de se produire inopinément un mouvement insurrectionnel, qui a eu, dans la première surprise, de si tristes conséquences; ils aideront à se former une juste idée de la nature du soulèvement, et de la gravité qu'il peut avoir.

Les Ouled-Sidi-Cheikh habitent un pays d'oasis, aux confins méridionaux de la province d'Oran (la plus occidentale, comme on sait, des trois provinces algériennes), à l'entrée même du désert.

Une série de chaînes de hauteurs rocheuses, qui courent parallèlement entre elles de l'Ouest à l'Est, à une petite distance au Sud de Geryville, et qui marque sur ce point la limite extrême des hautes plaines incultes du plateau algérien, forme la séparation naturelle entre notre territoire et le leur, bien que la soumission des Ouled-Sidi-Cheikh, qui date de 1832, nous eût accoutumés à regarder cette partie du Sahara algérien comme étant comprise en quelque sorte dans nos limites. A l'Ouest, le territoire de la tribu, dont le ksar, ou village principal, se nomme El-Abiod, confine au Maroc. El-Abiod est à 90 kilomètres (20 lieues) de Geryville, vers le Sud, et Geryville, à 316 kilomètres au Sud-Est d'Oran.

Maintenant que nous avons fait la carte du pays, quelques mots sur la tribu. Elle est de pur sang arabe. Elle a pris son nom d'un marabout renommé par sa sainteté, qui vivait il y a 240 ans environ, et qui faisait remonter sa généalogie en ligne directe jusqu'à Mahomet. Sa tombe est à El-Abiod; c'est un lieu de pèlerinage vénéré dans toute l'Algérie occidentale. On sait que les marabouts (en arabe al-morabith) constituent chez les Arabes d'Afrique une sorte de noblesse religieuse, les gardiens de la pureté de l'Islam, hommes de prière et au besoin hommes du sabre,

quelque chose comme les ordres religieux que le moyen-âge chrétien vit sortir des croisades, — au total objets d'une vénération profonde dans les tribus et exerçant autour d'eux, pour la paix comme pour la guerre, une immense influence.

La plupart des prises d'armes qui depuis notre entrée en Afrique ont provoqué notre drapeau, ont eu lieu à la voix des marabouts. C'est comme marabout, non moins que par sa réputation guerrière, qu'Ab-del-Kader, le Jugurtha moderne, a pu balancer pendant quatorze ans la fortune de la France.

Les Ouled-Sidi-Cheikh, rattachant tous leur origine au fondateur vénéré de la tribu, participent tous en quelque sorte au caractère de sainteté qui tient à cette origine, et comme tels, ont une position exceptionnelle parmi les Arabes de l'Algérie. Leur réputation s'étend au loin, ainsi que leur ascendant. Toutes les tribus de l'Algérie occidentale la reconnaissent, et se constituent en quelque sorte leurs clients (en arabe kheddami).

Un document officiel, qui remonte à 1851, évalue à 17,500 âmes environ la force numérique de la tribu, ce qui suppose au moins 3,000 hommes armés. Mais cette force s'accroît considérablement par l'espèce de fédération religieuse, qui, au premier appel des Ouled-Sidi-Cheikh, groupe autour d'eux un grand nombre de tribus sahariennes.

Voilà l'ennemi contre lequel une provocation longuement préméditée, sans aucun doute, nous oblige de reprendre les armes, au moment même où une partie des soldats que nous avons dans le Sud étaient occupés, sous la direction de nos ingénieurs, à faire jaillir du sol des puits artésiens, qui sont un inestimable bienfait pour ces contrées extrêmes, privées d'eaux permanentes. Le résultat de cette tentative, inspirée par le fanatisme, ne saurait être douteux; mais la lutte, si courte qu'elle soit, peut être meurtrière.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Suez, 3 mai.

Les nouvelles de Melbourne (Australie) sont du 24 mars.

Dans la Nouvelle-Zélande, les Maoris ont abandonné Pico et Pateranzi. Le général anglais Cameron a attaqué leurs positions le 22 février. Les Maoris ont été mis en fuite avec une perte de 5 hommes. On leur a fait 150 prisonniers.

FENILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 8 MAI 1864.

N° 34.

BLEND A

CHAPITRE XXXIII.

(Suite.)

« Oui, tu me mets au désespoir, répétait-il, car tu partages ta faveur entre plusieurs. »

« Oh! ne soyez pas injuste, cousin Jean! répondit-elle en rougissant comme une cerise. Ce que je donne à d'autres n'est rien en comparaison de ce que... »

Elle se tut et se détourna.

« En comparaison de ce que? répéta-t-il. Continuez, je vous en prie! »

« De ce que je réserve pour un seul. »

« Assez, assez! dit-il, et un joyeux inexprimable rayonna dans ses yeux. Je n'en demande pas davantage. »

« Et vous êtes satisfait, convaincu? »

« Parfaitement... Soyez toutefois pru-

ment reproductions interdites.

dente, et ne laissez deviner à personne qu'il y a quelqu'un qui fait dépendre toutes ses espérances de bonheur des paroles qu'il vient d'entendre. Me promettez-vous cela? »

« Oui, et comptez sur ma parole. »

« Adieu donc jusqu'au revoir! chère, chère Blend a, adieu! »

« Ah! un moment encore! A quand ce revoir? »

Sa voix trébuchait sur son chagrin de cette séparation, en dépit de ses efforts pour le dissimuler.

« Ne me le demandez pas, reprit-il. Nous nous reverrons quand je croirai pouvoir compter avec certitude sur le cœur que je m'efforce de gagner. Tout récemment, je me crus en danger de le perdre. »

Blend a ne répondit que par un sourire; mais ce sourire était assez significatif pour exprimer clairement ses pensées.

Un moment après, le cousin Jean avait disparu.

Malgré la brièveté de l'entrevue et des adieux, Blend a avait retrouvé toute sa bonne humeur.

La félicité remplissait maintenant son âme.

CHAPITRE XXXIV.

Quand le professeur se fut éloigné, après la leçon, Blend a se jeta dans les bras de sa vieille amie, en laissant éclater ses transports momentanément contenus.

« Ah! bonne tante, dit-elle, parle-moi de lui! Pourquoi ce long silence? »

« C'est lui-même qui l'a voulu. »

« Mais il ne peut plus ni l'exiger, ni le désirer, à présent qu'il s'est montré lui-même ici. »

« Aussi suis-je prête à parler de lui,

pourvu que tu ne demandes pas que je réponde à certaines questions sur lesquelles je n'ai pas le droit de m'expliquer. »

« Non, je ne te ferai pas, je n'ai même pas besoin de le faire des questions qui pourraient te mettre dans l'embarras; j'en sais beaucoup plus long qu'il ne pense. »

« Oh! que sais-tu donc? »

« Le plus important. »

« C'est-à-dire? »

« Trois mots pourraient suffire : « Je l'aime! » — car c'est en réalité le plus important, n'est-ce pas? »

« Sans doute; mais ensuite? »

« Le plus important après cela, c'est que je sais quel il est, celui qui a commis le larcin d'enlever mon cœur. »

« Petite folle, tu es sur une fausse voie. »

« Assurément non. »

« Positivement si; je sais par lui-même que tu crois connaître son nom et sa position sociale. »

« Eh bien? »

« Mais tu ne connais ni l'un ni l'autre. »

« Tu te trompes, chère tante. »

« C'est toi, au contraire, qui te donnes toute la peine imaginable pour le tromper toi-même; je gage que tu te figures qu'il est un très haut personnage. »

La rougeur de Blend a trahit de reste son opinion à cet égard.

« Oui, oui, continua M^{me} Gyllenhake, qui parut comprendre très bien cette sorte de réponse : je savais bien que j'avais raison; pauvre enfant! »

« Mais... »

« Pas de subterfuges! Tu vois en lui un homme qui l'introduira dans les cercles les plus distingués? »

« Je l'avoue. »

« Et, je te le répète, tu te trompes; il faut renoncer radicalement et pour tou-

jours à cette folle illusion. »

« Cependant, répondit Blend a d'un ton ferme, ma conviction ne peut être ébranlée par rien au monde! J'ignore à quoi peuvent servir ces tentatives de me faire accroire le contraire; mais je sais que, quand même je n'aurais pas vu de mes propres yeux et entendu de mes propres oreilles qu'il est un homme de naissance, j'en serais encore convaincue, tant je m'en rapporte à l'instinct. »

« Je te le dis, ma petite demoiselle, ton imagination est si fabuleuse que tu es toi-même toute une fable, et tu riras un jour de ta folie comme j'en ris aujourd'hui. Mais il faut que je t'informe très sérieusement d'une chose. »

« De quoi? »

« C'est que tu offenses au-delà de toute expression celui que tu désires avoir pour mari. »

« O mon Dieu! l'offensé-je? »

« C'est tout naturel, puisque tu ne veux pas voir sa propre valeur, mais seulement celle que tu lui prêtés. »

« Pour l'amour de Dieu, ne parles pas ainsi! »

« Au contraire, je dirai plus encore, je veux te prévenir, afin que tu ne l'éloignes pas pour toujours par cette opiniâtre chimère. N'est-il pas poignant pour lui, et même très poignant, d'être obligé de reconnaître que tu fais dépendre ton amour et votre bonheur à tous les deux de sa position dans le monde? »

« Mais, mon Dieu, il n'en est rien! »

« Est-ce bien sûr? »

« Oui, très-sûr. »

« Ainsi, s'il s'appelait Larsson, Pettersson, Landgren, s'il portait tout autre nom aussi honorable, mais moins flatteur à l'oreille... »

« Il ne s'appelle pas Larsson? dit Blend a changeant de couleur. »

« Pourquoi donc pas? »

« Mais c'est horrible! »

« Horrible? je vous le demande! J'ai connu un juge du nom de Larsson, qui était un homme très-aimable. Cependant, si tu aimes mieux l'appeler madame Pettersson, je n'ai pas d'objection à faire, à cela. »

« J'ambitionne aussi peu un de ces noms que l'autre, interrompit Blend a riant, et je leur échapperai bien sans doute à tous les deux. »

« De là elle s'était entièrement remise, et la méchante plaisanterie de la tante ne produisait pas d'effet. »

« Tu es incorrigible, je le vois, repliqua M^{me} Gyllenhake prenant pour la première fois un air de dignité sévère. Me crois-tu capable de soutenir si opiniâtrement un mensonge par badinage? »

« Si... s'il t'avait prié... »

« Il ne m'a prié que de l'être utile, autant qu'il serait en mon pouvoir. Il m'a demandé aussi de ne jamais dire son nom, et même de feindre d'ignorer qu'il existe; et il en aurait été ainsi, si ta conduite puérile ne l'avait engagé à venir. »

« Mais, s'il n'est réellement pas ce que je pense, pourquoi donc ne l'a-t-il pas dit de prime abord? »

« A lui d'expliquer cela. Mais, chère enfant, il est temps que tu partes, si tu veux arriver chez les Thorman avant l'heure du dîner. »

« Tu n'es pas fâchée contre moi, petite tante? »

« Je suis seulement triste à cause de toi; mais j'espère et je puis même dire que je sais que ton cœur vaut mieux que ta petite tête à l'envers. »